

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°3 – juin/juillet 2006

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous, par paresse et incurie, le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

ARMEL GUERNE

« NOVALIS, MORT COMME UN PAPILLON... »

« Novalis, mort comme un papillon, avait encore tout devant lui, tout à écrire ; et ce n'est sûrement pas lui qui eût pris pour une preuve ou le premier semblant d'une confirmation les soies du cocon encore chaud qu'il lui fallait quitter, comme une chrysalide. De tout son être, sans perdre une minute, sans perdre une occasion, il s'était préparé, ouvert de toutes parts, aménagé, disposé, assoupli. Etait-il prêt ? Peut-être, mais il ignorait toujours si l'œuvre viendrait habiter son ouvrage ou si l'astre viendrait éclairer, remplir, combler ce qu'il s'était tant appliqué à faire devenir un destin. »

Armel Guerne, *Rhapsodies des fins dernières* (1977)

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

GRUNINGEN



De Tennstedt à Grüningen le chemin traversait la campagne saxonne, verdoyante et calme, faiblement accidentée. Pendant la belle saison et avec une bonne monture, un cavalier faisait aisément l'étape en une petite heure et déjà à mi-chemin ses yeux distinguaient, sur l'autre rive d'un cours d'eau, Grüningen avec son vieux manoir, tout jauni par l'âge. En une page de son journal, Novalis raconte comment, par une belle matinée de février ou de mars 1795, s'abandonnant au trot de son cheval, il suivait négligemment cette route, porteur d'un message pour les habitants du château. Il fallait que son esprit fût bien absorbé, car arrivé au carrefour de deux routes, il prit par mégarde la fausse direction et ne dut qu'aux indications d'un passant de se retrouver, après un petit détour, sur le bon chemin. Lorsqu'il eut enfin traversé le gué et attaché son cheval au carcan de la place publique, il s'aperçut seulement avec une sorte de stupeur, qu'il était arrivé, ou plutôt, il lui sembla, dit-il, « que son corps venait de rejoindre son esprit », car celui-ci avait de beaucoup pris les devants sur son indolent compagnon.

Les gens du pays avaient déjà remarqué les assiduités du jeune cavalier et, avec un sourire mal déguisé, une jeune paysanne prit de ses mains le message écrit, accompagné de mille compliments pour les dames du château. « C'est sans doute un secret », fit-elle malicieusement en s'en allant. Le jeune homme était alors dans sa vingt-troisième année, grand, frêle, d'apparence un peu malade, avec de longs cheveux châtain, légèrement bouclés, qu'à l'ancienne mode il portait noués en tresse sur le dos ; le haut du visage avait un développement extraordinaire ; dans le regard s'allumait parfois un éclat singulier, un peu fiévreux - « une flamme éthérée », dit un contemporain ; sur ses lèvres flottait un sourire distrait. Un vêtement peu recherché, des mains sans finesse ne trahissaient pas à première vue un sang noble, et seulement l'observateur attentif arrivait à démêler une certaine beauté expressive dans le visage, qui faisait songer à une image de Saint Jean l'Évangéliste de Dürer. Pour l'instant ce visage rayonnait de joie et de jeunesse, d'une joie peut-être trop intense pour être durable, de « cette joie toujours remuante et inquiète » dont parlait Frédéric Schlegel, - et d'une jeunesse presque alarmante à cause du front diaphane, des épaules frêles et surtout de ce regard tourné vers le dedans, comme attiré par des abîmes cachés, et puis si subitement brillant. D'ailleurs cette matinée de printemps précoce ne donnait-elle pas aussi une impression de bonheur radieux mais instable, trop hâtif pour que sa pleine éclosion parût déjà possible ?

Le message accompli, le jeune cavalier avait lentement repris le chemin de Tennstedt., se retournant, à des intervalles presque réguliers, vers le village et son vieux manoir. Tout en cheminant il se remémorait sans doute cette affectation juvénile, ces enthousiasmes fiévreux suivis de découragements disproportionnés, cette curiosité naïve d'objets mal définis ou chimériques, ces fortes résolutions balayées, d'un coup de vent, - alors que tout près, à portée de bras, la nature avait préparé un bonheur précis et facile. Il s'étonnait de se retrouver si simple : la vie prenait un sens élémentaire très rassurant. Puis il repassait dans son esprit les détails de la naïve aventure. Au cours d'un voyage d'affaires qu'il avait fait, au mois de novembre précédent, en compagnie de son nouvel instructeur, « le Kreisamtmann » Just tous deux étaient tombés au château de Grüningen, au milieu d'une fête de famille sans doute, comme les voyageurs de Henri d'Ofterdingen dans la maison du vieux Schwaning. Un quart d'heure avait suffi pour fixer ce cœur instable. Les charmes de Sophie, la petite « rose de Grüningen », comme on disait au pays, la troisième fille de la maison, avaient-ils suffi pour opérer ce miracle ? N'avait-il pas fallu la conspiration tacite de tout son entourage, qui faisait valoir sa petite personne

espiègle, - toute cette âme de joie et d'insouciance répandue dans la maison ?

Il y avait là quelque chose de délicieusement nouveau pour celui qui avait été élevé dans les austérités d'un intérieur piétiste. « Un singulier et beau hasard m'a introduit dans le cercle d'une famille où j'ai rencontré ce que je n'osais presque espérer. Ce que m'a refusé la naissance, le sort me l'a accordé. Ce qui manque à mon cercle familial, je le trouve ici rassemblé dans un milieu étranger. Je sens qu'il y a des parentés plus étroites que les alliances du sang ». Ce qui faisait l'irrésistible attrait de cet « élysée » terrestre, c'était la cordiale sympathie qui, dès le seuil, gagnait les arrivants. Le maître de maison, le seigneur de Rockenthien, époux en secondes noces de Mme von Kühn, père adoptif de Sophie, avait toujours le mot pour rire, jovial, la main tendue et le cœur ouvert. La mère, la « femme au visage d'ange », n'était appelée dans le pays que « la mère aux beaux enfants ». Elle portait dans ses bras son huitième nourrisson, et quand sa fille aînée, déjà mariée, venait au château, à peine les distinguait-on l'une de l'autre, tant cette beauté maternelle avait gardé de fraîcheur dans son infatigable fécondité. La seconde fille, Caroline, l'assistait dans les soins du ménage : c'était la bonne fée de la maison, promenant dans tous les coins son activité invisible, trouvant encore le temps, entre deux occupations, d'accompagner, sur le clavecin une phrase de romance commencée au grenier et achevée à la cave.

Sophie était la troisième des filles. Sa petite tête bouclée paraissait flotter sur une taille de poupée ; ses yeux noirs, intenses, étonnaient par leur profondeur. Il ne faut évidemment pas voir cette figure à travers tout le travail d'idéalisation que lui ont fait subir plus tard Novalis et, après lui, certains biographes. Il se trouve dans le Journal du poète une esquisse rapide, écrite sous l'impression même, et qui est bien autrement vivante. Ce n'était encore qu'une enfant. Expansive jusqu'à la brusquerie, elle avait des accès de dissimulation profonde et restait des journées entières indifférente, froide comme glace. Avec un cœur compatissant elle possédait tout un arsenal de petites perfidies précoces. Elle était éprise de belles manières, soucieuse de l'opinion des autres ; elle ne pardonnait pas à son ami d'avoir parlé de ses projets à ses parents, avant de s'être déclaré à elle. Pour le reste elle manquait d'égards à son père et adorait de fumer. Très observatrice elle étudiait son entourage et s'ignorait naïvement elle-même. A Sophie enfin venait se suspendre toute une grappe de visages joufflus, garçons tapageurs et caracolants, petites filles minaudières, - et tout ce petit monde se trouvait sous la haute surveillance d'une institutrice française, Mlle Jeannette Danscours, la « Ma chère », à qui ses

origines françaises et ses sympathies révolutionnaires avaient valu, un soir de punch, le sobriquet irrévérencieux de « Mlle Sans-jupon ». Les invités entraient et sortaient, et du matin au soir rires et chansons retentissaient dans la vieille allée de tilleuls aux ombrages parfumés.

Emile Spenlé, *Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, 1903

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TEMOIGNAGES

PAUL MORISSE



Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. Ce grand poète, mort avant d'avoir atteint sa vingt-neuvième année, a laissé quelques écrits qui sont au premier rang des chefs-d'œuvre de la langue allemande. Longtemps oublié, remis en lumière par les symbolistes et les néo-romantiques comme leur plus illustre devancier, Novalis jouit en ce moment en Allemagne d'une vogue que la beauté de son oeuvre doit rendre durable.

Nous publions ici le chef-d'œuvre du poète - de son propre aveu - *les Hymnes à la Nuit*, traduites en français pour la première fois. Souvent rapprochées, en Allemagne, de l'admirable *Tristan*, de

Richard Wagner, les *Hymnes* ont été composées dans des circonstances touchantes. Novalis était éperdument amoureux d'une très jeune fille, *Sophie de Kühn*, douée déjà, à treize ans qu'elle avait, d'un charme précoce, étrange et doux. Ils se fiancèrent secrètement; elle était d'une faible santé. Novalis durant deux ans, la vit se mourir lentement. Elle s'éteignit dans son quinzième printemps et les *Hymnes à la Nuit* jaillirent de la douleur du poète, dont le génie sortit de cette crise amplifié et profondément marqué de mysticisme.

Les principales œuvres de Novalis sont en outre les *Chants spirituels* dont l'inspiration est toute proche des *Méditations* de Lamartine, quelques *Fragments* et les *Disciples à Saïs* traduits par M. Maeterlinck, et un roman caractéristique, une sorte d'autobiographie intellectuelle, *Henri d'Ofterdingen*, récemment traduit par MM. G. Polti et P. Morisse.

I

Qui, donc, doué de vie et d'intelligence, ne préfère, parmi tous les phénomènes de l'immense espace qui l'entoure, la toute éjouissante lumière, avec ses rayons et ses ondes, ses couleurs et sa douce omniprésence dans le jour? Comme de la vie l'âme la plus intime, la respire le monde immensurable des astres infatigués, qui se baignent dans son océan d'azur; la respirent l'étincelante pierre et la coite plante et, des animaux, l'énergie toujours mouvante et multiforme; la respirent les nuages diaprés et les brises, mais, plus qu'eux tous, les divins étrangers aux yeux pleins de pensée, à la démarche légère, à la bouche mélodieuse. Reine de la nature d'ici-bas, elle appelle chaque force à d'innombrables transformations et, par sa seule présence, révèle la prodigieuse splendeur de l'empire terrestre.

J'abaisse mes regards vers la sainte, l'inexprimable, la mystérieuse Nuit. Bien loin, gît le monde, comme abîmé au creux d'un caveau : combien déserte et solitaire sa place ! A travers les cordes du cœur passe le souffle d'une profonde mélancolie. Loin-tains du souvenir, désirs de la jeunesse, rêves de l'enfance, toutes les joies brèves et tous les vains espoirs de toute une longue vie s'en viennent en robes grises, comme la brume du soir après le coucher du soleil. Bien loin gît le monde et ses joies bariolées. La Lumière a dressé en d'autres espaces ses tentes aériennes. Jamais plus ne reviendra-t-elle vers ses enfants, ses jardins ? Jamais plus ne rentrera-t-elle en sa somptueuse demeure?

Mais qu'est-ce donc qui, tout à coup, au fond du cœur, s'éveille et, si frais, si rafraîchissant, si comblé de pressentiments, se met à sourdre, en quoi s'évanouit l'air mol de la mélancolie ? O Nuit obscure, est-ce qu'en toi aussi battraient un cœur humain ? Sous ton manteau que portes-tu, qui, d'une force invisible, en mon âme pénètre ? Mais ton extérieur seul est terrible. Un baume précieux s'épand, goutte à goutte, de ta main, de la gerbe de pavots... Les lourdes ailes de l'âme, tu les déploies dans une douce ivresse, et tu nous verses des joies sombres ; et indicibles, secrètes comme toi-même, des joies par quoi tout un ciel se laisse pressentir. Combien pauvre et combien puérole m'apparaît la Lumière avec ses objets aux multiples couleurs, combien réjouissant et béni l'adieu du jour ! Ainsi, ce n'est que parce que la Nuit de toi détourne tout servant, que, de ces globes lumineux, tu parsemas les lointains de l'espace afin qu'aux heures de ton absence ils proclamassent ta toute-puissance et ton retour. Plus que ces étoiles scintillantes, nous sont célestes les yeux infinis que la Nuit ouvre en nous. Leur vue perce au delà des plus pâles de ces étoiles innombrables, et, sans le secours de la lumière, ils vont au plus profond d'une âme aimante, ce qui comble d'une ineffable volupté une région supérieure. Los à la Reine de l'Univers, à la suprême révélatrice du monde sacré, à la protectrice du bienheureux Amour ! Et tu t'en viens, Aimée... la nuit est là... Mon âme est toute ravie... loin derrière moi est la route terrestre et, de nouveau, voici que tu es mienne. Je regarde en tes yeux profonds et sombres et ne découvre qu'Amour et que Félicité. L'autel de la Nuit, molle couche, nous accueille... tout voile tombe, et, par l'ardente étreinte allumé, s'enflamme le feu pur du doux holocauste...

II

Faut-il que toujours revienne le matin ? La puissance du terrestre ne cessera-t-elle jamais ? Quelle activité funeste effraye l'approche de la Nuit ? Est-ce que jamais ne brûlera éternellement de l'amour le mystérieux holocauste ? Les heures de la lumière sont comptées, comme de la veille, mais hors du temps règne la Nuit et éternelle est la durée du Sommeil. O Sommeil sacré ! ne comble pas trop rarement de bonheur, en sa tâche terrestre, celui-là qui est voué à la Nuit ! Seuls les fous te méconnaissent et ne savent de tout sommeil que l'ombre que, par compassion, tu jettes sur nous en ce crépuscule de la Nuit véritable. Ils ne te sentent pas dans le flot doré des grappes, dans l'huile magique de l'amandier, non plus que dans le suc brun du pavot. Ils ignorent que c'est toi qui planes autour du sein de la tendre vierge et que par toi le giron devient un

ciel. Et point ils ne soupçonnent qu'ouvrant les cieux tu t'avances devers nous, venu du fond d'antiques histoires, avec en main la clef du séjour des bienheureux, ô taciturne messenger de mystères infinis !

Prochain numéro : - *Hymnes III et IV*

PHILIPPE JACOTTET

C'est à Philippe Jacotet que Paul Castella demanda en 1966 un avant-propos à son édition des Hymnes à la Nuit de Novalis, dans une traduction de Gustave Roud. L'ouvrage, tiré à 187 exemplaires, est accompagné d'une suite de lithographies d'Albert-Edgar Yersin (1905-1984).

[Extrait]

Le 17 novembre 1794, Novalis a rencontré Sophie von Kühn ; ils se fiancent secrètement le 15 mars de l'année suivante. Le 19 mars 1797, Sophie meurt, âgée de quinze ans, et Novalis n'a plus qu'un rêve : la rejoindre. Il note dans son journal, au début de l'été de cette même année :

Une union qui fut aussi conclue pour la mort – c'est un mariage qui nous donne une compagne pour la nuit. C'est dans la nuit que l'amour est le plus doux ; pour les amants, la mort est une nuit nuptiale, un mystère de doux mystères.

N'est-il point sage de chercher pour la nuit une couche partagée ? Il est donc sagement inspiré, celui qui aime aussi les jeunes Endormies.

Deux ans plus tard, Novalis écrit les *Hymnes à la Nuit*, qui sont nés de cet amour et de cette mort ; qui déploient dans un plus vaste espace les harmoniques de ces phrases, comme se répand le pollen d'une fleur à des distances imprévues.

Il faut écouter avec attention ces phrases, comme on s'imprègne d'un thème musical. On comprendra alors que, moins que jamais, il est possible ici de dissocier les mots et leur sens, que cela ne saurait être dit, même avec des synonymes, sans changer de sens, sans perdre ce qui l'anime et l'oriente. On dirait que c'est un elfe qui parle, d'une voix étonnamment innocente (a-t-on remarqué une fois les immenses yeux du portrait gravé par Lichens ?),

touchant d'un pied léger et rapide la terre, et il n'est pas possible de l'arrêter dans son mouvement; sa douceur n'a rien de fade, sa tension n'est jamais crispée. La phrase, contrairement à celle de Hölderlin qui tend à une concentration croissante par la suppression des transitions (au point qu'à la fin les mots chargés de sens se heurtent comme nuées d'orage ou rochers), la phrase s'étale, se déroule, incline à l'expansion, s'évapore. Quoi d'étonnant, quand on a lu dans les *Disciples à Saïs* l'éloge du Liquide ?

... Les gens ivres ne sentent que trop le délice supraterrrestre du Liquide, et en dernier examen toutes nos sensations agréables sont des liquéfactions diverses, le mouvement en nous de ces eaux originelles. Le sommeil lui-même, qu'est-il sinon le flux de cet invisible océan, et le réveil, sinon son reflux, qui commence ?...

Tout chez Novalis est harmonie, fluidité, tendre élan ; mais aussi miroitements, échos, reflets et passages. Il n'y a pas là, pourtant, de combinaisons artificielles : cela coule vraiment de source, c'est science et candeur inséparablement unies. La parole, avec une douceur enfantine, mais tenace, courageuse, entraîne, charme et unit au lieu d'arrêter et de dissocier.

*

Par la mort de Sophie, Novalis a été emporté vers des confins qui ne sont pas, quoi qu'on puisse penser, étrangers à notre cœur, et c'est de là que nous parvenons ses *Hymnes*. Je ne voudrais que les faire entendre. Le voici qui, sur la tombe de l'enfant aimée et perdue, parle à la Lumière :

Tu l'éveilles toujours, cet homme las, ô vive lumière, tu l'entraînes au travail - tu fais couler en moi la joie et la vie - mais tes enchantements ne me feront point quitter le monument du souvenir, couvert de mousse...

Un esprit de trop courte science objecte : « Que n'a-t-il dit, plus simplement, la tombe ? » alors que tout est, justement, dans ce mouvement des mots qui nous entraîne de la lumière (de ses charmes, de ses travaux) vers « monument » et vers « mousse » : vers une obscurité humidement liée à la pierre et à la mémoire, et il s'agit moins d'une opposition que d'un glissement comme du regard ; et il ne s'agit nullement de déduction et de doctrine, ni de décision morale, ni même de conversion religieuse ; mais d'un mouvement spontané, naturel, immédiat, de tout l'être, car ce n'est pas seulement la pensée ou le cœur, ce sont aussi les yeux, les mains qui vont à la mousse (et c'est pourquoi cette langue, comme toute

vraie langue, n'est pas modifiable, pourquoi elle a sa précision propre, sa force cachée dans la simplicité et la grâce un peu anciennes).

Cette sorte d'elfe qui ne prononce jamais une parole amère, pesante ou vaine, chacune de ses phrases, volant, s'épandant un peu au-dessus de la terre, nous entraîne à travers des miroitements loin de notre site routinier. Je les écoute comme j'ai fait jadis l'oiseau nocturne qui s'éloignait et se rapprochait, je ne puis pas ne pas en suivre le vol, parce qu'en elles ce n'est pas le seul savoir qui parle, mais toute une vie.

Sans artifice, et comme sans peine (trop aisément, peut-être ?), elles me conduisent vers une source mystérieuse :

Jusqu'à ce que l'heure bénie entre toutes l'entraîne au bassin de la source - le terrestre y surnage et devient la proie des tempêtes, mais ce qui fut sanctifié par l'amour se va dissoudre et coule par de secrets passages vers la région de l'au-delà où, semblable aux effluves des parfums, il se mêle aux bien-aimés endormis...

Le « terrestre » reste à la surface : c'est là qu'est l'agitation, le combat des apparences, la fièvre du jour. Mais « ce que l'amour a sanctifié » se change en liquide, en parfum, s'insinue, s'enfonce dans les profondeurs paisibles, atteint la Nuit qui n'a pas de limites, rejoint, surtout, retrouve les Morts, les jeunes Endormies.

C'est l'eau pure : celui qui se mue en eau pure passe à travers toutes les épaisseurs et parvient de l'autre côté, où tout se renverse. Or, la parole est cette eau pure, qui ne cesse de se mouvoir, de courir, qui est souple, rapide, légère, argentée, unissante. Ici, je pourrais craindre de céder un peu vite à cette manie qui aujourd'hui veut faire de la parole son unique objet; mais Novalis lui-même écrit:

... Seuls les poètes ont senti ce que la Nature peut être pour l'homme... Ici encore l'on peut dire que l'humanité se trouve chez eux à l'état de solution intégrale. D'où vient que chaque impression, grâce à la transparence de miroir et à la mobilité de cette solution, est transmise en tous sens avec netteté et dans toutes ses variations infinies...

Ainsi l'unité est absolue, entre le monde et l'expérience la plus intime. Écouter Novalis, c'est se laisser conduire par une barque étroite entre des miroirs fluides comme des vagues, fuyants comme

des ailes (quand au contraire, chez un Gongora, vagues et ailes se figent en cristal).

*

Mais n'oublions pas Sophie. Étrange est ce qu'enseigne à ce jeune baron qui fut un si brillant danseur, qui semblait prêt à continuer l'activité paternelle aux Salines, qui mourra sereinement deux ans plus tard, le « monument du souvenir » couvert de mousse : certes, il n'est personne, commence-t-il, qui n'apprécie la gaieté chatoyante du jour, mais la lumière est chose qui se trouble, et surtout chose qui « s'est vu mesurer son temps », alors que la Nuit ignore toutes limites (on commence à se douter qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle nuit, que le jour suffirait à vaincre). Certes, dit-il encore, quand vient la Nuit, la splendeur de la terre se dissipe, chacun est saisi d'un frisson de regret, d'anxiété ; le crépuscule se colore de sombres rougeurs ; mais Novalis, avec cette splendeur, voit fuir son deuil, et pas seulement son deuil : « comme un orage, des milliers d'années s'enfuient à l'horizon » ; le temps est absorbé, non pas le temps abstrait, ou personnifié, mais très précisément « des milliers d'années », avec leur multiplicité agitée, tumultueuse, leur fièvre fulminante ; et les chaînes se rompent... La lumière colorée, éclatante du soleil le tenait captif de l'apparence, dans une mauvaise captivité ; maintenant que le passage s'est accompli, ce sont des larmes (non pas colorées, mais transparentes) qui l'enchaînent, des larmes de bonheur, qui le gardent, prisonnier heureux de ce qui est sans limites. Quand vient la véritable Nuit, les barrières tombent, c'est le moment du vrai regard et du vrai feu. Sans doute les étoiles ont-elles leur beauté, mais « plus divins que toutes les étoiles éclatantes nous paraissent les yeux sans nombre que la Nuit fait s'ouvrir en nous ! ». Là encore, tout est renversé.

SOPHIE SCHOLL

LA ROSE BLANCHE

Deux films en Allemagne ces dernières années, - une version française sort actuellement sur les écrans, - ont retracé le destin tragique de cette jeune étudiante de 22 ans, Sophie Scholl, de son frère Hans et de leurs compagnons, résistants au régime nazi et exécutés en 1943.

« Hans et Sophie Scholl étaient croyants. Ils n'ont pas pris les armes, ils n'ont tué personne. La seule vie qu'ils ont sacrifiée, c'est la leur. « Je ne crois, disait Pascal, que les histoires dont les témoins se feraient égorger. »

Tel est l'hommage des Editions de Minuit à l'occasion de la parution de *La Rose blanche, Six Allemands contre le nazisme*, en 1955. L'ouvrage reproduit les tracts brièvement diffusés par la Rose blanche avant l'arrestation du groupe. Dans le quatrième de ces tracts, une citation de Novalis, tiré de *Europa ou la Chrétienté*, ne manque pas d'attirer l'attention.



« Novalis : « L'anarchie bien comprise est l'élément constructif de la religion. Elle anéantit les données positives et se manifeste en nouveau fondement du monde... Si l'Europe ressuscitait, si un État des États, et une science politique certaine s'offraient à nous !... Est-ce que la hiérarchie... devrait être encore le principe d'un groupement d'États ? Le sang coulera en Europe, jusqu'à ce que les nations prennent conscience de leur effroyable démente et que les peuples, touchés, et comme adoucis par la sainteté de la musique, s'approchent des autels anciens, apprennent les travaux pacifiques et commencent, sur les champs de bataille fumants, à célébrer la paix. Seule la religion peut réveiller la conscience de l'Europe et assurer le droit des peuples ; installer sur terre, dans une splendeur nouvelle, la chrétienté, occupée seulement à préserver la paix ».

Nous indiquons expressément que la Rose Blanche n'est à la solde d'aucune puissance étrangère. Nous savons que le pouvoir national-socialiste doit être détruit par les armes ; mais le renouveau

de cet esprit allemand si dégénéré, nous l'escomptons d'abord de l'intérieur. Ce réveil doit précéder l'exacte reconnaissance de toutes les fautes dont s'est chargé notre peuple ; il doit également précéder le combat contre Hitler et ses innombrables acolytes, membres du parti, et autres traîtres. Aucune peine sur terre, si grande soit-elle, ne pourra être prononcée contre Hitler et ses partisans. Une fois la guerre finie, il faudra, par souci de l'avenir, châtier durement les coupables pour ôter à quiconque l'envie de ne recommencer jamais une pareille aventure.

NOVALIS ET L'INITIATION

2 Vers l'Orient

Nous sommes des pèlerins qu'un visiteur mystérieux est venu chercher aux jours de notre adolescence pour nous conduire au sein de notre patrie : *l'Orient*.

Nous avons répondu à son Appel.
Nous avons quitté l'Occident pour aller à Sa rencontre.
Il nous a accueillis à la Fontaine de Vie.

L'Etranger est un Oriental, qui porte le nom de Saint Elie. Il a emprunté les traits du poète romantique allemand pour nous appeler à le suivre vers notre vraie patrie. C'est pourquoi leurs visages se confondent, quand il s'agit toujours de Lui, et de ce même admirable visage, unique, qui forme le secret de nos destinées.

C'est Lui qui nous a revêtus comme d'un manteau de la grâce de Son amour et qui nous a donné nos noms secrets.

C'est Lui, le pôle terrestre de nos existences, comme notre Maître intérieur en est le Pôle céleste.

Dans chaque songe, nous regagnons notre patrie amoureuse et vraie, cet Orient métaphysique d'où proviennent tous les rêves magiques qui nous visitent la nuit.

Prochain numéro : 3 – *Le Verdoyant*

SOMMAIRE

Armel Guerne, « Novalis, mort comme un papillon... »

Documents biographiques

« Grüningen », par Emile Spenlé, *Essai sur l'idéalisme allemand*, 1903

Documents littéraires et témoignages

Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit » (I et II), *La Nouvelle Revue*, 1908
Philippe Jaccottet, extraits de « Où est la Nuit ? », Novalis, *Hymnes à la Nuit*, Paul Castella éditeur, 1966
Sophie Scholl, *la Rose blanche*, tract de 1943

Novalis et l'initiation

2 - *Vers l'Orient*



Cette Lettre bimestrielle est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006